

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

**JUSTE UN PEU
D'AMOUR**

MICHÈLE HALBERSTADT

JUSTE UN PEU D'AMOUR

Roman



© Le Cherche Midi, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0882-1

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À E.T.
mon héroïne.*

*Comme le ciel a besoin de
la mer*

*Comme l'été a besoin de l'hiver
J'ai besoin d'amour
Juste un peu d'amour*

Besoin d'amour,
Michel Berger
et Luc Plamondon

Cela fait quarante ans que je passe mes étés sur l'île d'Yeu. Un concours de circonstances m'a conduite là, un vendredi de juin en fin de journée, à l'heure où le soleil fait rosir les façades, où la brise est douce et les parfums sucrés. Je suis tombée en amour devant la simplicité de ses maisons, le tracé aléatoire de ses ruelles. Surtout, j'ai trouvé qu'il émanait de cette île un sentiment de douceur, de tranquillité. Une quiétude enveloppante. Quelques semaines plus tard, nous y passions nos premières vacances.

Je voue à ce lieu un amour total et intransigeant. Je ne laisse personne se plaindre devant moi de son eau très froide, de ses habitants mal aimables, de son unique pharmacie à l'attente interminable, du prix exorbitant de ses poissonneries, de l'impossibilité de se garer au port, de l'absence de restaurants dignes de ce nom.

Ces faits sont tous exacts mais je les réfute en bloc. Ils n'ont aucune importance.

Ce n'est pas ainsi que je vois mon île.

L'île d'Yeu ressemble à l'idée que je me fais des vacances idéales. D'abord, il y a son décor, idyllique. Ses villages aux murs couverts d'en-

duits d'une blancheur immaculée, digne des îles grecques. Ses toitures en tuiles d'un ocre rosé adouci par le soleil. Ses volets aux teintes pastel. Ses venelles bordées de maisons à un seul étage, avec une courette en façade et un jardinet à l'arrière. Ses paysages indéfinissables qui vont des landes à la côte sauvage, avec les senteurs qui les accompagnent, des géraniums aux roses trémières, du cèdre au tamaris, sans oublier les immortelles, comme si l'extrême Sud et le grand Ouest avaient décidé de pactiser exceptionnellement sur le même territoire. Sa superficie de poche, qui rend tout accessible à vélo. Ses enfants qu'on voit grandir sur les plages d'un été à l'autre, jusqu'à ce que, soudain, on ne les croise plus

qu'en fin d'après-midi quand, après une nuit blanche sur le port et un réveil tardif, ils comptent sur la fraîcheur de l'Atlantique pour soulager leur gueule de bois avant de retourner faire la fête le soir même.

J'ai vu les miens passer ainsi d'un stade à l'autre, de la dépendance à l'autonomie, des petits quatre-roues aux grands VTT, de l'acné douloureuse aux joues bronzées. L'île abrite les plus beaux souvenirs de leurs années enfuies : les premières nages sans bouée, une varicelle contagieuse, un goût d'huile solaire sur leurs peaux brûlées, les cheveux qui frisottent et blondissent, les parties d'Uno, les câlins avant le sommeil, mes premières nuits sans dormir

à guetter leur retour de la tournée des bars qui longent les quais. L'île a connu leurs émois de célibataires avant de les accueillir en couple. Elle garde leurs secrets et veille sur les miens. C'est l'endroit où j'aime écrire, la nuit, bercée par les croassements des crapauds et les cris des fêtards qui zigzaguent à vélo sur les chaussées désertes.

Yeu est le lieu où je peux poser mon fardeau, rendre les armes. Les soucis sont restés sur le continent. Ici, seuls comptent ma famille et mes amis proches, ceux que j'invite ou ceux que je retrouve chaque été. Ensemble, nous pansons les plaies de l'année qui vient de s'écouler, nous renouons avec nos habitudes : les

pique-niques sur la plage, les apéros sur les rochers, les dîners chez les uns, chez les autres, les sorties en mer, la corvée des courses adoucie par les cafés pris en terrasse avant le déjeuner. Durant quelques semaines, rien n'est plus essentiel que le sens du vent et l'horaire des marées, en fonction desquels il faut décider sur quelle plage se donner rendez-vous. Les journées filent sans qu'on en retienne le chiffre sur le calendrier. Le temps nous rattrapera bien assez vite. Il s'égrène au ralenti sur cette terre qui m'enchante et m'apaise, cette île devenue mon paradis sur mer.

Les Islais nous surnomment « les deux mois par an ». La dévotion que

nous portons à leur île les indiffère. À leurs yeux, nous sommes les estivants, ce mal nécessaire qu'il leur faut subir chaque été afin d'engranger 40 % de leurs revenus. Durant quelques semaines, nous occupons des maisons dont nous sommes la plupart du temps propriétaires, alors qu'eux doivent souvent se contenter de locations à l'année.

Les Islais nous prennent un peu de haut. Ils raillent nos tenues, nos manières, nos impatiences et nos caprices. Des sentiments impalpables, rarement formulés mais qui flottent dans l'air, comme les odeurs du goémon. Ce mépris rampant est le prix à payer pour notre statut d'envahisseur et je l'accepte sans broncher, à cause de ma passion pour

cette île. Et parce que je les comprends. Je nous regarde, nous, les vacancières, avec nos shorts bien coupés, nos espadrilles à rayures, nos téléphones en bandoulière, et nos cartes bleues prêtes à crépiter. Nous nous extasions sur les produits locaux : la fraîcheur des crevettes grises, le crémeux des chèvres aux fleurs, la saveur des petites tomates. Nous garons nos Méhari sur leurs places réservées. La livraison de nos colis encombre les travées de la gare maritime. La dernière fois qu'un employé m'a proposé de porter mon carton jusqu'au coffre de ma voiture, il a ajouté : « Je ne voudrais pas que vous abîmiez votre vernis. » J'ai les ongles nus coupés court mais je n'ai pas protesté. Avec

mon panier en osier, mes lunettes de soleil, ma grande chemise en lin, mon carton de vin bio, je coche toutes les options du cliché. Je ne m'en rends pas compte le reste de l'année, mais dès que j'arrive ici, cela me saute aux yeux. Cette image que les Islais me renvoient de moi ne ressemble pas à ce que je pense être, mais, que je le veuille ou non, elle me définit. Ils se fichent de savoir qui je suis, ce que je fais. À leurs yeux, je suis simplement une touriste, une femme conventionnelle, sans intérêt. Ce qu'ils résumant en un mot peu flatteur : une bourgeoise.